

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 9

Artikel: La Provence et Alphonse Daudet : causerie, à la Barre, 3 février 1894 : (fin)
Autor: Vulliémoz, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

patsi dè la menà tandi que te pào la veindrè ao quintau, tandi qu'après lo bounan sont dein lo kà dè la tè pàyi ao litre, que te lài cognâi rein, et que te vas tè laissi eimbéguinâ et einrossi!

L'homme a ruminâ à l'affèrè et l'a menâ la paille.

La Provence et Alphonse Daudet.

Causerie, à la Barre, 3 février 1894.

(Fin).

Depuis les temps les plus antiques il y a eu d'incessants rapports entre la vieille Provence et notre bassin du Léman, qu'on pourrait surnommer à bon droit la Provence du Nord. Des milliers de provençaux, huguenots la plupart, ont remonté leur grand fleuve et sont venus jeter chez nous, là quelques ceps de bonne vigne, là leurs brillants costumes du Midi, là leur gaité de bon aloi, leur ravissante farandole, leur industrie intelligente et même leurs noms nationaux.

D'où vient donc ce *petit Languedoc* qui se chauffe au soleil, à l'Ouest de Lausanne et qui produit de si bon vin? D'où vient l'Abbaye des vigneron, qui rappelle d'une si frapante manière les grandes fêtes romaines dans les arènes du Midi? D'où nous vient ce charmant costume de Montreux, si léger, si gracieux, si fin, sinon de ce chaud pays d'Arles où les filles sont si jolies et savent si bien s'habiller? D'où sont venus chez nous tous ces noms de famille qui sonnent comme les noms du Languedoc, les Fabre, les Campart, les Vermeil, les Bauty et mille autres semblables, sinon des cités du Midi?

Notre patois vaudois n'est-il pas à peu près le même que le patois du Dauphiné, et si Nîmes se vante avec raison de son Reboul, poète boulanger, la bonne ville de Lutry ne peut-elle pas lui opposer modestement son bon Marc Marguerat, poète et boulanger aussi, qu'on pleure encore en son pays. Aux Mistral, aux Jasmin, aux Aubanel, aux Roumanille, aux charmants félibres du Midi, ne pourrions-nous pas, sans trop d'orgueil, opposer nos Favrat, nos Monnet, nos Croisier, nos Dénéreaz, nos Ceresole et bien d'autres charmants conteurs qui ont aussi cultivé, aimé, conservé la vieille langue des Vaudois?

A la Soladelle de la Camargue, qui naît au bord du Vaccarès, pourquoi ne pas opposer la ravissante soldanelle et la vanille parfumée, qui parent nos grands monts neigeux, et si les bons frères Chartreux, les Prémontrés, sous leur cagoule brune, venaient visiter nos montagnes, n'y trouveraient-ils pas la Chartreuse, l'élixir du père Gaucher?

Pour peindre à jamais et pour rassembler dans un écrin les sublimes beautés de notre cher pays et les transmettre éblouissantes aux mains de la postérité, il nous manque encore un Homère, il nous manquera peut-être toujours un Daudet.

J'ai parlé du pays, voyons l'homme:

Brave Daudet! dans sa touchante autobiographie, si modestement intitulée: le *Petit Chose*, il nous a peint lui-même, avec une douce mélancolie, les amers débuts de son existence.

Son père, industriel trompé par une imagination trop poétique, est ruiné d'un seul coup, la misère et la désolation s'abattent sans pitié sur la vaste usine, jadis pleine de vie,

aujourd'hui sombre et désertée, où le pauvre petit enfant s'imagina être un Robinson véritable et passe, rêveur, solitaire, tristement replié sur lui-même, de longues heures, entre des rouages immobiles, un père accablé de douleur et une mère fière encore, mais de plus en plus froide et qui ne le caresse plus.

De là, transporté à Lyon, il y commence ces longues études classiques où il y a moins de soleil que de jours nuageux, à côté de ce pauvre frère, qui devait être son Sauveur, et notre petit Robinson manque la classe à tour de bras pour aller ramer sur la Saône, admirer les argyronèles, les petits poissons et les fleurs.

A peine adolescent, le voilà pion dans un lycée inférieur de ce Midi si triste pour les écoliers, tout à coup privés du grand air. Il est pion, métier terrible, infernal et bourré de pièges, où il prépare, entre temps, sa licence dans un sombre milieu qu'illuminent pourtant parfois les deux yeux noirs d'une pauvre fillette compatissante dont il devient, hélas! platoniquement amoureux.

De méchantes intrigues, de faux rapports, des scènes de caté, le chassent de cet asile accidentel, où gémissent les voix des Grecs et des Romains, et le voilà parti pour Paris, le pays de la gloire et de l'argent, par un jour d'hiver, glacé dans son paletot mince et rapé, les pieds gelés dans des caoutchoucs veufs de souliers.

Celui qu'il appela plus tard sa mère Jaques, son brave frère, l'y attendait dans sa mansarde; il le presse sur son cœur, le réconforte, lui parle en pleurant du passé, du doigt lui montre l'avenir, et ces deux pauvres petits provençaux, ces deux bons frères, orphelins, l'un trottant dans la rue vers son pauvre bureau, l'autre écrivant ses rêveries, commencent une vie à deux, pleine de charme, d'inattendu, de misère et de poésie.

Alphonse noircit le papier, il entasse rimes sur rimes, il veut briller, il veut percer; il cherche une piste nouvelle, où tant d'écrivains ont passé avant lui, mais bien souvent il désespère, et sans la bonne mère Jaques, qui croit en ce cher petit frère, il briserait son encrier.

Enfin, en 1857, paraît un premier recueil intitulé les *Amoureuses*, où les Parisiens étonnés, ahuris, purent lire, avec une stupéfaction profonde, les aventures d'un papillon et d'une bête à bon Dieu; et ce premier essai, plein de grâce et de genre, classe d'emblée le jeune auteur parmi les maîtres du style et les écrivains distingués.

Vient ensuite le *Petit Chose*, naïve et touchante odyssée, où soufflait le vent des Alpilles, où toutes les pérégrinations douloureuses d'un homme de lettres à son début, dans le gentil pays de France, étaient peintes au jour le jour.

Mais le chef-d'œuvre de l'admirable ciseleur, si profond, si fin, si gracieux, si complet dans les sujets les plus divers, c'étaient les *Lettres de mon moulin*.

C'est de ce petit ouvrage, véritable ruisseau de perles, que j'aurai l'honneur de vous entretenir aujourd'hui et que je détacherai quelques morceaux choisis qui résument toutes les grâces de cet immortel écrivain.

Quel est l'homme fatigué des combats de la vie qui n'ait une fois au moins rêvé quelque petite chaumière au coin d'un bois bien frais, une cabane au bord de l'eau, une retraite

impénétrable aux importuns, pour y respirer quelques jours d'automne ou d'été l'air libre à pleins poumons, pour y dormir enfin tout son saoul aux doux murmures de la brise, ou sous les clapotements de la pluie et s'y refaire, dans la paresse et le bonheur, des secousses brutales et des dures expériences d'ici-bas.

Or le Petit Chose s'ennuyait un jour à Paris; la grande Babylone aux pavés retentissants, aux nuits plus dures que les jours, avait à la fin fatigué, révolté son petit cerveau provençal. Il sentit alors le besoin de se refaire un peu, de respirer l'air frais de ses vieilles montagnes, de revoir là-bas le grand fleuve qui roule parmi les saules argentés et les hauts peupliers; d'entendre encore la voix amie de ces poètes provençaux, qu'il connaît, qu'il honore et qu'il aime et qui, comme les troubadours antiques, savent se contenter d'une jatte de lait et de la poignée de main des rudes pâtres, des curés débonnaires et des pêcheurs pauvres comme eux.

Par devant un parfait notaire provençal, à deux pas de Pamperigouste, il s'achète un bon vieux moulin à vent, depuis vingt ans abandonné, ruiné par la minoterie nouvelle et que maître Cornille, son dernier tenancier, avait laissé sans successeur. Le Petit Chose y arrive d'un trait depuis Paris; il examine sa chaumière dont les ailes ne battent plus; il regarde en bas et en haut.

« En bas, un petit bois de pins, tout étincelant de lumière, dégingole devant lui jusqu'à la Côte; à l'horizon, les Alpilles découpent leurs crêtes fines. Pas de bruit... à peine de loin en loin un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route... »

« Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière. »

« Adieu Paris bruyant et noir! » Tous les soucis sont envolés. Le voilà à mille lieues du monde civilisé, des journaux à tant la ligne, des théâtres, des cabales et des cafés.

Seuls, une vingtaine de petits lapins demi sauvages le saluent en lui montrant leur petit derrière tout blanc; un vieux hibou, locataire intrus du premier, tout effaré, le reçoit en faisant: « hou, hou, hou! » et le Parisien lui sourit en contemplant ses ailes grises de poussière et en murmurant en lui-même: « ces diables de penseurs! ça ne se brosse jamais! »

C'est donc là qu'il rêvait, revivait depuis quelques bons jours, tantôt faisant de la copie pour cet affreux Paris qui le harcèle, tantôt courant les bois, tantôt contemplant avec amour les troupeaux qui redescendent de la montagne vers les *Mas* inférieurs; les agnellets sauvés du loup, portés dans des paniers par les mules; deux grands coquins de bergers en queue, drapés dans des manteaux de cadis rouge qui leur tombent sur les talons comme des chapes, et leurs braves chiens haletants, effarés, qui ne veulent rien voir, rien entendre, rien boire et non plus manger avant que tout le troupeau soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie et les bergers attablés dans la salle basse.

Alors seulement ils consentirent à gagner le chenil et là, tout en lapant leur écuelle de soupe, ils racontèrent à leurs camarades de la plaine ce qu'ils ont fait dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de gran-

des digitales roses, pleines de rosée jusqu'au bord.

C'est déjà Daudet qui vous parle.

A lui la parole maintenant. (Ici, l'auteur lit quelques fragments des *Lettres de mon moulin*).

C. VULLIÉMOZ.

Les malles de Sarah Bernhardt.

Les curieux détails qui suivent — et qui intéresseront certainement nos lectrices — ont été publiés à propos du dernier voyage en Amérique de la célèbre actrice :

« On annonce que l'emballleur de Sarah Bernhardt se retire après fortune faite... »

» En quoi, direz-vous, cet événement peut-il intéresser le public?... »

» C'est que l'emballleur de Sarah Bernhardt n'est pas un emballleur ordinaire, mais un virtuose de l'emballage, un artiste. Il a inventé, à l'usage de la tragédienne, des malles extraordinaires et perfectionnées. On peut dire que les 73 malles qu'elle emporte dans ses tournées sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité.

» Ce que contiennent ces malles et dans quelles proportions les robes y figurent, vous le devinez aisément. Robes de matin, robes d'après midi, costumes de bal, quelquefois cinq ou six robes pour une seule pièce, sans raison scénique peut être, mais parce que c'est un vrai élément de succès qu'une jolie exhibition de toilettes. Avec cela, tout l'attirail des dessous, chemises, bas, pantalons, chaussures. Et je vous laisse rêver au chiffre que les directeurs de tournées peuvent payer d'excédent de bagages.

» Si même il s'agissait de simples malles en osier, très légères, ce serait encombrant et rien de plus; mais les malles destinées à passer l'Atlantique sont d'une fabrication spéciale. Tout ce qui est robe, gants, et en général la peausserie fine, pouvant être menacé par le contact de l'air salin, on a imaginé des boîtes de ferblanc pour les contenir. Ces boîtes elles-mêmes sont placées dans d'autres caisses en bois.

» Je ne parle que pour mémoire des colis plus petits où sont renfermés les différents « affutiaux » nécessaires à l'exercice du métier, les pots de blanc et de rouge, les blaireaux et, en général, tout ce qui est du ressort de la parfumerie.

» A côté des toilettes qu'on emporte pour jouer, il y a aussi celles qui feront la joie du bord, la curiosité des passagères, la robe qu'on arborera pour une soirée montée par le capitaine, ou encore pour l'arrivée au port, toutes voies dehors.

» Rien que ce bagage comporte souvent deux ou trois malles à lui tout seul.

» Vous comprenez que l'actrice, une fois arrivée, a grande hâte de débaler toutes ses richesses dans l'hôtel où elle est descendue; mais alors, l'hôtelier, homme pratique, la guette au cours de cette opération, et il obtient généralement d'elle la faveur de faire dans un salon de l'hôtel, l'exhibition des toilettes apportées. Tout le monde s'y transporte, afin de voir le dernier cri des modes parisiennes.

» Cela achalande l'hôtel sans déflorer l'inédit de la représentation au théâtre, et même, au contraire, en lui faisant de la réclame.

» O le prestige du goût français!... »

C'est ce soir que la **Société littéraire** donne une représentation dans la salle des concerts du Casino-Théâtre, à l'occasion de son 6^{me} anniversaire. Comme toutes les précédentes, cette soirée fera grand plaisir, nous n'en doutons pas, car le programme est fort bien compris, très varié : deux comédies, déclamations, concours d'un orchestre d'amateurs, etc., etc. Allons donc applaudir ces jeunes amateurs, dignes à tous égards des encouragements de la population lausannoise.

Mot de l'énigme de samedi : *Boule de neige*. Ont répondu juste : MM. Tinembart et Steiner, Bevaix; Orange et Hoffmann, Genève; Bastian, Forel; Délessert, Vuflens; Guilloud, Avenches; Ogiz, Launay.

La prime est échue à M. Délessert, instituteur, Vuflens le-Château.

Les primes en retard ont été expédiées dans la semaine.

Problème.

L'âge d'un père est actuellement le triple de celui de son fils.

Dans combien d'années n'en sera-t-il que le double ?

Boutades.

Les gaités de l'enseigne :

A la devanture d'un marchand de bric-à-brac :

« Habits et piano à queue. »

L'armistice venait d'être signée entre l'Allemagne et la France, à la fin de janvier 1871. Un propriétaire court tout inquiet à sa maison de campagne d'Argenteuil.

Dans la cour une dizaine de gaillards, blonds et casqués, chargent des caisses pleines de meubles sur un camion de chemin de fer.

— Mais c'est mon mobilier que vous emportez là ! dit l'infortuné propriétaire.

— Ia !... ia, ia !

— Au moins, laissez-moi mon piano. J'ai des raisons très particulières pour y tenir.

— Atroussez-vous au zerchent qui être dans la guisine.

Le sergent était un homme très poli.

— Qu'est-ce que tésire mosié ?

— Mon piano !... laissez-moi mon piano !

— Attendez... — Et il feuillette longuement un immense registre. Puis il reprend : — Drop tard reglamer le biano; il être insgrit pour Dusseldorf !

Un monsieur, qui regrette fort sa femme, l'a fait inhumer au cimetière Montparnasse; il n'a voulu ni marbre ni pierre, — la terre seulement et une toute petite inscription.

Il a d'abord planté des capucines dans le petit jardin, car la défunte les adorait; on les cueillait le dimanche, puis on les mangeait en salade.

Voyant ce premier essai réussir, on s'est enhardi, et des petits radis roses sont venus là comme par hasard. Le conservateur du cimetière ne disait rien, quand, à l'automne dernier, il constata la présence de deux énormes melons dans le petit enclos. Cette fois, les ordonnances de police furent appliquées, et congé fut donné à ce maraîcher d'un nouveau genre, qui dit, en se retirant :

— Ce que vous faites est bien cruel!... J'adorais tous les légumes qui venaient de là... Il me semblait que c'était ma femme qui me les offrait !

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, à 8 heures :

Monte-Cristo,

grand drame en 5 actes et 10 tableaux, par Alexandre Dumas. — Billets en vente chez MM. Tarin et Dubois.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. **Système perfectionné.** Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 108,25. De Serbie 3 % à fr. 78, —. — Bari, à fr. 55,75. — Barletta, à fr. 44,40. — Milan 1861, à 35,40. — Milan 1866, à fr. 10,50. — Venise, à fr. 24, —. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 107,81. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,40. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14, —. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLLOUD-HOWARD.